

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 1 (1868)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE.

HAGENBACH. DU BUT ET DE LA MISSION DE LA THÉOLOGIE
CONTEMPORAINE ¹.

M. le professeur Hagenbach, de Bâle, a publié récemment, sur la mission de la théologie contemporaine, trois conférences, qu'il avait prononcées devant un auditoire mêlé, étranger, dans sa majorité, aux questions théologiques.

1° L'un des traits caractéristiques de notre temps, c'est qu'il veut se rendre compte de tout; il veut tout creuser, tout approfondir. La théologie elle-même doit justifier de ses titres à occuper une place dans l'organisme général des sciences humaines.

La théologie appartient, non au domaine des sens, mais au domaine idéal, et, dans ce dernier, à la religion et à la science. Deux courants opposés se dessinent de plus en plus quant aux rapports de la théologie avec la religion. Les uns, et ce sont en général les hommes pieux, veulent que la première soit soumise à la seconde, repoussent, redoutent tout au moins la critique et la philosophie religieuse. Les autres, libres penseurs, libéraux en théologie, demandent de celle-ci, qu'elle s'affranchisse de plus en plus de la religion et qu'elle la dépasse, qu'elle réponde au cri du siècle en marchant de progrès en progrès. D'où viennent ces deux tendances si opposées? De la confusion de la religion et de la théologie.

Mais, avant d'aller plus loin, expliquons-nous sur le mot *progrès*.

Le domaine dans lequel le progrès peut être le plus aisément et le plus nettement constaté, c'est celui de l'industrie. Quelle distance entre la pirogue du sauvage et le navire cuirassé, entre les haches de l'âge de la pierre et les fusils à aiguille, entre l'industrie du copiste et l'imprimerie! Mais encore, peut-on toujours parler de progrès dans le domaine technique? N'aurait-on pas plutôt raison de parler de directions nouvelles, de principes nouveaux? La découverte de la vapeur, celle de l'électro-magnétisme sont, si l'on veut, des progrès gigantesques sur le passé; mais ne sont-ce pas plutôt des voies toutes nouvelles ouvertes à l'industrie?

Dans le monde idéal, l'idée de progrès est plus délicate encore. Sans doute, le progrès technique se fait vivement sentir dans ce domaine: les moyens offerts à l'artiste pour exprimer sa pensée sont plus perfectionnés qu'autrefois. Mais l'art, dans son essence,

¹ *Ueber Ziel und Richtpunkte der heutigen Theologie*, von Dr K. R. Hagenbach, Prof. der Theologie. Zurich, 1867, 76 pages, in-8°.

vit-il de progrès ? Non ; l'art vit de création, de génie, et souvent le progrès, dans cette sphère idéale, consiste dans un retour vers le passé.

Dans le domaine moral, dans le domaine religieux, même spectacle. Comment parler de progrès là où rien n'est d'invention humaine, où le progrès consiste à se pénétrer de plus en plus de la pensée du Maître, c'est-à-dire à serrer toujours de plus près, à reproduire avec une exactitude toujours plus grande Jésus-Christ ?

Le progrès, au point de vue de la religion, est un progrès intérieur, non extérieur, qui va non du dehors au dedans, mais du dedans au dehors, une assimilation toujours plus profonde des vérités capitales renfermées dans les discours du Sauveur et de ses premiers disciples.

Ajoutons, enfin, pour mieux faire sentir la différence, que dans le domaine des sciences appliquées, les progrès peuvent être appréciés, brevetés, couronnés ; mais que, dans le domaine religieux, une telle pratique est inapplicable. Apprécier, breveter les progrès en religion ! quel plus sûr moyen de faire progresser l'hypocrisie !

L'objet de la théologie est donc, en première ligne, de favoriser les progrès en religion dans le sens intérieur que nous venons d'indiquer. Ajoutons, maintenant, que théologie et religion n'étant pas une même chose, nous pouvons parler de progrès en théologie. Le devoir de la théologie contemporaine est de se mettre d'accord avec les résultats de la science moderne. La philosophie, la philologie, l'ethnologie, les sciences naturelles, tout est du ressort du théologien. Néanmoins, son premier et plus important devoir, c'est de prouver que l'Évangile répond aux besoins profonds de l'âme humaine ; que seul, par la révélation de l'amour divin, il satisfait pleinement la soif de salut qui est dans l'homme. L'*apologétique* est cette science-là. Mais une fois la voie ouverte, une fois l'âme satisfaite par la révélation du fait du salut, il faut examiner cette révélation au point de vue historique, exégétique, dogmatique, pratique.

2° La théologie protestante, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, est, en premier lieu, une *science de l'Écriture*. Le peuple chrétien demande et a droit d'exiger du serviteur de la Parole qu'il vive de la Bible, qu'il se nourrisse de la Bible, qu'il parle de la Bible. Mais il faut, de plus, que le théologien étudie l'extérieur de la Bible. Le texte original, ses formes diverses, ses variantes, le canon des Écritures, son développement, son histoire, l'authenticité de chacun des livres qui le composent, en un mot, l'histoire critique de la Bible doit lui être connue ; il doit avoir, sur les questions diverses qui se posent à ce sujet, une opinion personnelle.

Si donc le théologien chrétien doit, au point de vue religieux, vivre dans la Bible, se soumettre à la Bible, il doit, au point de vue scientifique, se placer au-dessus, en dehors des Écritures, et en dominer les éléments historiques. Il doit, surtout, et c'est là une

question vitale pour la théologie contemporaine, étudier à fond le mode d'inspiration des Écritures.

Une fois ce terrain bien connu, le théologien recueillera, dans l'Écriture, les dogmes qu'elle renferme; il fera une *dogmatique*. C'est dans la dogmatique que se concentre la somme de toute connaissance théologique. La tâche de la dogmatique est de reconnaître pour le présent l'importance du dogme qui nous a été transmis historiquement. Le dogme a une histoire et cette histoire doit se poursuivre. La dogmatique exposera ce dogme à notre siècle, le fera correspondre à ses besoins; non sans doute que la dogmatique doive être jamais la servante des opinions contemporaines, mais il faut qu'elle comprenne son temps et formule le dogme en vue de ses besoins. On ne veut plus de dogmes, dit-on, mais de la morale. Que la théologie contemporaine réponde aux besoins moraux des temps actuels, en fondant la morale chrétienne sur des principes qui soient à l'abri de la critique de la philosophie la plus sévère.

3° La théologie n'est pas seulement une science spéculative, elle est aussi une science *pratique*. Après s'être occupée du contenant et du contenu des Écritures, elle en tire des enseignements pour la vie pratique.

Que la théologie contemporaine montre un intérêt vivant pour l'Église, dont elle doit former les conducteurs; qu'elle s'efforce de faire saisir tout l'organisme de l'activité ecclésiastique et la place de chaque fonction dans cet organisme. De grands progrès se sont accomplis, dans ce sens, depuis la Réforme. La notion d'Église ne s'est guère développée d'une manière scientifique que depuis 1817, après les grandes guerres de l'indépendance.

L'Église doit croître: l'esprit missionnaire est la conséquence de ce besoin. Longtemps il est demeuré endormi dans l'Église. Il se réveille aujourd'hui avec puissance dans le sein des églises évangéliques. La science de la mission doit entrer désormais dans le programme de la théologie pratique.

La croissance de l'Église ne doit pas se faire géographiquement seulement, elle doit aussi s'assimiler les générations nouvelles, les enfants. Jusqu'à notre temps, l'Église et l'École étaient demeurées étroitement unies; aujourd'hui, on demande à grands cris la sécularisation de l'École. Nous admettons et nous croyons que l'État ne peut plus avoir, de nos jours, d'écoles confessionnelles: mais ce que nous pouvons exiger, c'est que l'École ne soit pas hostile à la religion, c'est que le droit de l'Église soit reconnu quant au catéchuménat. Que la catéchisation s'efforce de répondre aux exigences les plus sévères d'une saine pédagogie, au point de vue de la méthode, mais sans laisser s'affaiblir le caractère chrétien de l'enseignement; qu'elle prouve à notre siècle que l'éducation pour le règne de Dieu est la seule éducation de l'homme, vraie et profitable, la seule qui réponde à ses besoins les plus nobles et les plus élevés, et que faire de bons citoyens du ciel, c'est faire en même temps de bons citoyens pour la terre.

Mais l'Église ne doit pas croître à l'extérieur seulement: elle

doit avoir une croissance intérieure, s'occuper de l'édification de ses membres. De là l'activité liturgique et pastorale, la nécessité d'un culte de plus en plus en rapport avec les besoins de l'Eglise, et d'une cure d'âmes de plus en plus sérieuse. La théologie contemporaine doit donc se donner pour tâche d'arriver à une intelligence toujours plus complète des fruits que le culte peut obtenir : elle doit ne point demeurer étrangère à l'art de la parole, de la poésie, de la musique, mais réveiller le sens pour le beau, le grand, le convenable dans le culte de la communauté, et rappeler sans cesse à celle-ci qu'elle n'est pas simplement un auditoire, mais qu'elle a dans le chant et la prière un sacrifice agréable à offrir au Seigneur. Néanmoins, la prédication demeurera, dans le culte, la partie principale, et l'homilétique aura toujours la première place dans la théologie pratique. Qu'est-ce que la prédication ? Que doit-elle être ? Quelles formes peut-elle revêtir ? Quel est le domaine dans lequel elle peut s'étendre ? questions importantes placées devant le théologien.

Descendons de la chaire, car le christianisme doit tout pénétrer : la vie de famille comme la vie du peuple. Il doit avoir une parole de consolation dans la douleur, d'assurance à l'heure de la mort, une parole de paix, de force, de relèvement. Il doit chercher ce qui est perdu, guérir celui qui est blessé, réunir ceux qui sont isolés. Que de science l'accomplissement d'une pareille tâche n'exige-t-elle pas !

La théologie contemporaine a donc autre chose à faire que d'être une simple théologie de cabinet, occupée à conserver aveuglément des traditions ou à forger des armes pour le service de l'incrédulité. Qu'elle soit une vraie science de la foi ; qu'elle serve la foi en travaillant à la faire toujours mieux comprendre. Mais, en même temps, qu'elle se montre par son activité scientifique, par ses travaux approfondis, par les résultats qu'elle aura obtenus, une digne émule des autres sciences, méritant, comme elles, une place dans le grand organisme des sciences humaines et sociales.

LUTHARDT. CONFÉRENCES APOLOGÉTIQUES SUR LA DOCTRINE
CHRÉTIENNE DU SALUT¹.

Dans une première série de conférences, récemment traduite en français, l'auteur s'était attaché à prouver que la révélation de Dieu en Jésus-Christ est la seule solution satisfaisante de tous les problèmes que soulèvent les énigmes de l'existence humaine et les contradictions du monde moral. Il s'était ainsi arrêté sur le seuil du lieu saint. Aujourd'hui, il y fait pénétrer ses auditeurs : ce qu'il expose, ce qu'il justifie devant eux, ce ne sont plus les vé-

¹ *Apologetische Vorträge über die Heilswahrheiten des Christenthums*, im Winter 1867 zu Leipzig gehalten, von C. E. Luthardt, Profess. der Theologie. Zweite Auflage. Leipzig, 1867.

rités fondamentales du christianisme (*Grundwahrheiten*), mais les vérités qui concernent plus directement le salut (*Heilswahrheiten*). — *Quelle est d'abord l'essence du christianisme ?* Ce n'est point une idée, mais un fait, — le fait du salut, cherché par les païens, espéré par les juifs, accompli par Jésus-Christ. Ce fait, nous en sommes assurés par la foi, qui ne se fonde sur aucune autorité extérieure, mais sur l'expérience vivante et personnelle. La foi nous fait pénétrer dans un monde supérieur, invisible, mais tout aussi réel que le nôtre. On ne peut pas être chrétien de cœur, et rester païen d'intelligence. Il y a donc une science de la foi, supérieure à toute autre science, et à laquelle aspire tout chrétien sérieux. Les vérités de la foi sont le lieu saint du christianisme; il repose sur deux piliers inébranlables: le péché de l'homme et la grâce de Dieu. — Le *péché* est un fait qui saute aux yeux. Toute l'humanité est malheureuse, assujettie à la puissance du mal; elle se sent coupable devant Dieu, séparée de lui par sa faute. Aucune théorie fataliste ne pourra jamais étouffer la voix de la conscience, ni ôter à l'homme le sentiment de sa responsabilité. Les tourments intérieurs qu'endurent les pécheurs ici-bas constituent une puissance qui a fait descendre le secours du ciel. — L'amour de Dieu se portant sur un monde coupable et déchu prend le nom de *grâce*. Le pécheur a besoin du pardon de Dieu; hors de là, pour lui, point de bonheur; or, le pardon ne peut être qu'un don de la grâce. La grâce de Dieu est universelle: elle embrasse tous les hommes. Sans doute, il y a là de grands mystères: pourquoi certains peuples et certains individus sont-ils favorisés? Cependant, personne n'échappe entièrement à l'attrait mystérieux de la grâce. Le but de l'éducation divine est de rendre l'homme réceptif pour sa grâce; mais nul n'est forcé dans sa liberté; la grâce n'est donc pas irrésistible. — La grâce de Dieu s'est pleinement manifestée en Jésus-Christ, celui que la chrétienté appelle l'*Homme-Dieu*. La pensée hardie exprimée par ce mot est-elle une réalité? La nature divine et humaine se sont-elles réellement unies dans une même personne? L'humanité de Jésus, pleine et entière, mais sainte et sans besoin de pardon, ne s'explique que par sa divinité. De plus, Jésus a dû être homme et Dieu, pour pouvoir s'interposer comme médiateur entre l'homme et Dieu; il a pu être homme et Dieu, parce que le Dieu d'amour a de tout temps cherché à se communiquer à l'homme, et parce que l'homme est de race divine, créé à l'image de Dieu. Enfin, ce qu'il devait et pouvait être, Jésus l'a véritablement été, et l'est encore. Sa double nature donne lieu dans sa personne à d'étonnantes contradictions, qui atteignent leur plus haut degré, quand le prince de la vie passe par la mort; mais la gloire du Fils de Dieu transperce plus d'une fois son abaissement comme Fils de l'homme, et depuis son élévation glorieuse, toute contradiction entre ses deux natures, a cessé. — C'est dans l'histoire de l'Homme-Dieu que s'accomplit l'*œuvre du salut*. Comme prophète, Jésus annonce la grâce de Dieu, mais en résistant au péché avec une sainteté divine; il soulève ainsi la haine des pécheurs, et succombe martyr de la vérité. Cependant,

sa mort est plus qu'un martyr : elle est un sacrifice pour nos péchés. La nécessité d'une pareille expiation se trouve en Dieu, qui ne peut renier sa sainteté sans se renier lui-même ; et nous-mêmes, nous sentons le besoin d'une satisfaction que pourtant nous ne pouvons offrir. Mais Jésus a-t-il pu se substituer à nous ? Oui : si une mère terrestre souffre des péchés que commet son enfant, si toute âme élevée souffre en pensant aux péchés de l'humanité, Jésus, l'amour absolu, a pu porter le poids des péchés du monde, se faire péché pour nous, souffrir à notre place, prendre ce qui était à nous, avant de nous donner ce qui est à lui. Sur sa croix, la sainteté et la charité de Dieu se sont embrassées. Cela est contraire à toute logique humaine ; mais c'est la logique suprême : celle de l'amour divin. Le christianisme de la croix est le seul christianisme victorieux du monde. A l'abaissement du Christ succède son élévation. Impossible d'expliquer la foi victorieuse des Apôtres, si Jésus n'est pas ressuscité. Sa résurrection était nécessaire pour l'achèvement de notre salut, aussi bien que son ascension. — En effet, le christianisme n'est pas un contre-coup de l'apparition de Jésus sur la terre, mais une action actuelle de Jésus sur les siens, laquelle a lieu par le *Saint-Esprit*. L'Esprit de Christ introduit chaque jour dans les cœurs le salut accompli par Christ, afin que du cœur de ceux qui l'ont reçu, le salut se répande dans le monde, comme une puissance de vie nouvelle ; l'œuvre de l'Esprit sera parfaite, lorsque, dans le ciel, tous les enfants de Dieu reposeront en Christ dans le sein du Père céleste. Si impénétrable que soit pour notre intelligence le dogme de la Trinité, il est l'expression de notre foi au salut. Le salut est devenu une réalité, par cette triple révélation de Dieu comme Père, Fils et Saint-Esprit ; et cette révélation doit être le miroir fidèle de l'Être divin. — Le Dieu trois fois saint, le Dieu d'amour, a déposé la plénitude de sa grâce dans l'*Eglise*. Œuvre de l'Esprit-Saint, elle ne peut être bien connue que par des yeux spirituels. Son existence dans le monde, après tant de luttes et d'orages, malgré la haine de ses ennemis et les actions cruelles et honteuses de ses indignes représentants, est un fait historique remarquable. Mais cette institution vénérable n'inspire trop souvent aujourd'hui qu'un froid respect ou même de l'antipathie. Que ne lui reproche-t-on pas ? Son antiquité d'abord, comme autrefois on lui reprochait sa nouveauté ; et pourtant, elle se montre toujours jeune. On l'accuse de ne point s'occuper des intérêts temporels de l'humanité ; et c'est elle qui porte encore aujourd'hui la civilisation chez les barbares. On se plaint de son intolérance, lorsqu'elle défend la vérité. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est son utilité. Qu'on essaie de supprimer l'Eglise, et l'on verra ce que le monde y perdra. Toutefois, l'essence de l'Eglise n'est pas ce que les yeux voient. C'est l'unité de l'Esprit qui unit en un vaste corps tous les enfants de Dieu ; unité bien autrement belle que celle que rêve le catholicisme, et qui subsiste, même dans la diversité des Eglises particulières. — En attendant que l'union soit plus parfaite encore, chaque Eglise particulière a sa mission et son flambeau pour l'accomplir, savoir *la Parole de*

Dieu. La Bible est le témoignage que Dieu lui-même rend à Christ et à son salut. Pour se convaincre de son inspiration, il faut y chercher ce qu'elle nous offre, le salut de notre âme. Il n'est point de critique si négative, qui ne reconnaisse au moins l'authenticité de quelques livres du Nouveau Testament; or, ces quelques livres nous suffiraient, au besoin, pour nous assurer de notre salut. La critique est donc moins forte qu'on ne pense pour ébranler la foi. Apprenons seulement à vivre dans l'Écriture, à la lire assidûment, et nous aurons soif de la grâce de Dieu, à laquelle elle rend témoignage. — Le salut annoncé par l'Écriture et accompli sans notre concours, devient nôtre par la grâce. La grâce de Dieu agit sur nos cœurs par deux intermédiaires, deux *moyens de grâce* : la Parole et les sacrements. L'épée de l'Esprit, c'est la Parole, qui se concentre dans la prédication. Le contenu de la prédication doit toujours être la loi et l'Évangile : la loi qui nous fait connaître notre misère, l'Évangile qui nous donne la justice de Christ, d'où découlent la vie nouvelle et la liberté des enfants de Dieu. La parole de la prédication est accompagnée des sacrements : ce ne sont pas de simples symboles, mais des actes symboliques qui contiennent ce qu'ils représentent. Ainsi le baptême est véritablement l'entrée dans l'alliance divine ; et dans la Cène, Jésus se donne véritablement à nous, nous rend participants de son humanité glorifiée. Son retour est notre espérance. — Le chrétien, l'Église, le monde marchent au-devant d'un but. Ce but c'est l'*achèvement du salut*. Le *chrétien* espère mieux que l'immortalité de l'âme, qui serait en elle-même une consolation insuffisante. La mort du corps laisse notre âme seule avec Dieu ; pensée terrible, si Dieu n'est devenu pour nous un ami, déjà pendant notre vie. C'est là ce qu'il devient par Jésus-Christ, en qui nous espérons une glorieuse résurrection. L'*Église* doit conquérir le monde entier, même le peuple d'Israël ; mais, en même temps, elle doit s'attendre à soulever, de plus en plus, la haine du monde ennemi de Dieu. Ces deux prophéties commencent déjà à se réaliser sous nos yeux. Quand l'Église sera le plus angoissée, Jésus paraîtra pour la délivrer ; les prophéties qui annoncent la victoire de l'Église sont difficiles à comprendre ; mais il suffit qu'elles nous servent d'avertissement et de consolation. Le *monde*, enfin, ne se juge pas lui-même ; il marche au-devant d'un jugement divin. Il y aura certainement des damnés et des élus. Nous nous étonnons que Dieu puisse condamner éternellement ; nous devrions plutôt nous étonner de l'endurcissement de tant d'hommes, qui ne se laissent pas vaincre par la grâce de Dieu. Quant aux élus de Dieu, nul ne saurait dépeindre leur félicité ; ils auront triomphé en Christ du péché et de la mort ; ils auront atteint leur vraie destination dans un monde renouvelé. Dieu alors sera tout en tous. — Ainsi, la doctrine chrétienne n'est point un assemblage de dogmes et d'opinions, mais une bonne nouvelle, la proclamation d'une grande histoire qui embrasse le ciel et la terre, qui prend son origine dans l'éternité avant les siècles, dans le décret éternel du Dieu d'amour, qui a son but dans le monde futur de l'éternité bienheureuse, et dont

le centre s'appelle Jésus-Christ, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification.

H. DE PERROT.

HELD. JÉSUS-CHRIST, CONFÉRENCES APOLOGÉTIQUES SUR LES DOCTRINES FONDAMENTALES DU CHRISTIANISME ¹.

Ce petit volume ressemble beaucoup à celui que nous venons d'analyser. — Comme l'ouvrage de M. Luthardt, c'est une série d'entretiens, renfermant l'exposition apologétique de la foi chrétienne devant un public éclairé des deux sexes. S'il fallait caractériser ces deux livres, nous dirions que le premier est une dogmatique apologétique, tandis que le second est une apologie proprement dite du christianisme apostolique. Cette apologie n'est point dirigée contre les adversaires déclarés du christianisme, mais contre ceux qui prétendent réconcilier notre époque avec le christianisme, en humanisant le christianisme, en le dépouillant de ses dogmes, de ses mystères, de ses miracles, en le rendant acceptable pour la pensée moderne. Cette tentative de certaines écoles théologiques, l'auteur la repousse comme insensée, en montrant que le Christ des apôtres est le seul vrai, le seul qui réponde aux besoins les plus profonds de l'humanité. *Jésus est véritablement le Christ*; c'est là, nous dit l'auteur, *le fait fondamental du christianisme*. L'homme extraordinaire, dont l'apparition a transformé le monde, n'a pas seulement eu la prétention d'être l'Oint de l'Eternel, venu du ciel, issu de Dieu; ce qu'il a prétendu être, il l'a réellement été. C'est comme tel que les prophètes l'ont pressenti et que les apôtres nous l'ont fait connaître. Or, le *Christ des prophètes et des apôtres* n'est pas un rêve de siècles peu éclairés, mais une magnifique réalité. C'est sur la réalité de ce fait que se fonde la prétention du christianisme à être une religion parfaite et universelle, la seule religion absolue. Partout où ce fait est nié, on retombe dans le judaïsme ou dans le paganisme. *Judaïsme et paganisme*, ce sont là, en effet, les deux adversaires contre lesquels l'Eglise chrétienne a toujours dû maintenir et affirmer la réalité du Christ apostolique. Le judaïsme légal aboutissait à un Dieu élevé au-dessus des cieux, laissant l'homme s'épuiser en vains efforts pour se sauver; le paganisme, au contraire, tendait à diviniser l'homme en faisant abstraction du péché, et se bornait à le soumettre à un développement naturel: tous les deux pouvaient se passer d'un Dieu fait homme, seul médiateur entre l'homme et Dieu. Après avoir, dans les premiers siècles de son existence, cherché à comprendre le vrai Christ, l'Eglise retomba au moyen âge dans un singulier mé-

¹ *Jesus der Christ*, 16 apologet. Vorträge über die Grundlehren des Christenthums nach ihrer geschichtlichen Entwicklung und in ihrer bleibenden Bedeutung, mit Rücksicht auf den Rationalismus und Skepticismus der Gegenwart, im Winter 1864 zu Zürich gehalten, von C. F. W. Held, Profess. der Theologie an der Universität zu Breslau. Zürich, 1865.

lange de judaïsme et de paganisme. Luther, en qui le vrai judaïsme avait fait son œuvre préparatoire, sut alors retrouver le Christ des apôtres, et protester contre tout judaïsme légal : tandis que les réformateurs suisses s'appliquèrent surtout à renverser un nouvel olympe de saints et de martyrs, qui nous cachait la figure du Christ. Aujourd'hui, beaucoup de protestants ne veulent plus voir en Jésus qu'un grand génie religieux, en qui l'humanité eut pour la première fois conscience de son union avec Dieu ; c'est retomber dans le paganisme. Cette nouvelle manière de diviniser l'homme, sous prétexte de mieux comprendre le Christ, renverse toute l'œuvre du salut. Pour cette œuvre, il fallait le Dieu fait homme, celui que l'humanité pouvait recevoir dans son sein, mais non pas produire elle-même. L'humanité a soif de Dieu, et pourtant elle se sent éloignée de Dieu. Dieu, de son côté, désire une humanité à laquelle il puisse se communiquer ; mais il ne la trouve point ici-bas. C'est alors qu'il donne à l'humanité son Fils unique : un avec ses frères, Christ opère leur *réconciliation* avec Dieu par son obéissance jusqu'à la mort ; il met ainsi fin à l'humanité ancienne, et fonde une nouvelle humanité, sur laquelle peut reposer le bon plaisir de Dieu. L'homme, de son côté, aspire à *une justice parfaite*, qu'il ne trouve point en lui ; chercher cette justice, c'est là ce que le paganisme a fait souvent d'une manière inconsciente, ce qu'ont fait tous les vrais Israélites que la loi a conduits à Christ, ce qu'ont fait les prophètes en espérant une délivrance future, les apôtres en reconnaissant en Jésus le Messie attendu par les prophètes, les réformateurs en proclamant que l'homme n'est justifié que par la foi. — Cette justice, dont notre siècle ne sent pas assez le besoin, Dieu nous la donne en Jésus-Christ. La *justification gratuite par la foi*, bien loin d'éteindre la vie morale, peut seule produire la *sanctification*. Point de vie nouvelle pour le pécheur en dehors de là. Pour vivre d'une *vie chrétienne*, nous ne pouvons pas nous contenter d'un Christ derrière nous, comme celui que prêche le rationalisme ; il nous faut un Christ pour nous, un Christ en nous. Les apôtres nous ont donné le Christ que la conscience appelle. S'il n'est pas le vrai Christ, le christianisme tout entier n'est plus qu'une immense déception, et l'humanité retombe plus bas que le paganisme. Quiconque connaît par expérience le Christ des apôtres voudra arriver, de plus en plus, à la certitude de sa réalité ; c'est alors que l'*Écriture sainte* acquiert pour lui toute son importance. La Bible tout entière, en effet, nous rend témoignage de Christ ; c'est à lui qu'aspire tout l'Ancien Testament ; c'est lui que proclame le Nouveau Testament. Sans doute, les apôtres ne l'ont compris que peu à peu, d'une manière progressive ; celui que Pierre annonce, le jour de la première Pentecôte, n'est pas encore le Christ dans toute sa plénitude, celui que nous trouvons dans l'évangile de saint Jean. Cependant, si on lit cet évangile avec un vrai désir d'être sauvé, on ne donnera pas raison aux théologiens qui prétendent que saint Jean a rêvé un Christ à sa façon ; mais on sentira, de plus en plus, que le disciple est dominé par son maître bien-aimé, dont il cherche à reproduire

l'image fidèle. Ce n'est pas seulement par l'Écriture sainte et par ses expériences personnelles que l'homme apprend à connaître Christ : c'est aussi dans la communion avec d'autres chrétiens, dans l'*Eglise chrétienne*. Faudra-t-il donc se séparer de l'Eglise, si ses conducteurs méconnaissent, abaissent, défigurent le Christ apostolique ? Loin de là ; le chrétien doit rester dans l'Eglise, aussi longtemps qu'on lui permet d'y rendre témoignage à son Sauveur. D'ailleurs, à supposer même que la majorité s'éloignât pour toujours du vrai Christ, *les sacrements* suffiraient à eux seuls pour tenir, sans cesse, le protocole ouvert sur la personne du Christ, et pour soulever sans cesse cette grande question : Qui est ce Jésus qui veut qu'on baptise en son nom, qu'on offre sa chair et son sang comme une nourriture de vie à l'humanité ? N'est-il qu'un enthousiaste juif qui, au milieu de beaucoup d'erreurs et de préjugés de son temps, a découvert, pour la première fois, que nous étions de race divine ? Ou est-il le Christ des prophètes et des apôtres, Emmanuel, Dieu avec nous ? Enfin, ne nous y trompons pas : le vrai Christ n'a pas encore dit son dernier mot. Objet de notre foi, il est aussi l'objet de notre *espérance chrétienne*. Un jour, il se révélera aux siens et au monde tout entier. De même qu'on a inventé de nos jours un faux Christ en qui l'homme s'adore lui-même, on rêve une glorification progressive et naturelle de l'humanité. Ceux qui se laissent entraîner par ce courant, haïssent nécessairement le vrai Christ qui les contredit sur tous les points ; ils fraient la voie à l'Antichrist. Ils se manifesteront toujours plus tels qu'ils sont, païens de cœur, et non chrétiens ; mais, tandis que le monde païen marche au-devant de sa condamnation, la vraie chrétienté ne peut périr. Unie à Dieu par son céleste médiateur, elle sera, tôt ou tard, victorieuse du monde ; elle verra s'accomplir un jour toutes les promesses de son Sauveur. — Quoique publié, il y a déjà deux ans, le volume que nous venons d'analyser est encore rempli d'actualité, et touche d'une manière approfondie aux questions les plus palpitantes de la théologie contemporaine. L'auteur ne désespère pas de l'issue favorable des divisions actuelles : « Nous ne sommes
« pas, dit-il, à la fin d'un jour où les ombres s'allongent, où les
« ténèbres menacent de nous envahir ; mais le jour commence à
« poindre, et de toutes les luttes contemporaines, il sortira une
« connaissance de la gloire de Christ, comme l'Eglise n'en a point
« encore eue dans les siècles passés ! Puisse ce vœu se réaliser
« bientôt ! »

H. DE PERROT.

MONSELL. LA RELIGION DE LA RÉDEMPTION ¹.

Ce volume doit prendre place parmi les travaux relatifs aux préliminaires de l'apologie chrétienne. L'auteur se propose de le faire suivre d'autres essais plus directement apologétiques ; mais il lui

¹ *The Religion of Redemption*, by R. U. Monsell, B. A. London, W. Hunt, 1866.

semble que l'homme qui veut se faire le défenseur d'une religion quelconque, doit commencer par exposer la forme que cette religion revêt à ses yeux. C'est donc une conception individuelle du christianisme, qui est exposée dans la *Religion de la Rédemption*, quoique les termes en soient empruntés, autant que possible, aux auteurs chrétiens de tous les âges et de toutes les écoles. Cet essai peut servir à attester l'accord essentiel qui existe, sur les doctrines fondamentales, entre les penseurs chrétiens les plus éminents et les plus pieux de ces écoles, souvent hostiles les unes aux autres.

L'ouvrage est divisé en cinq parties principales. La première traite de l'état de péché et de misère qui a rendu la Rédemption nécessaire. Le second livre est consacré à l'incarnation, à la mort expiatoire, et à la résurrection du Rédempteur; le troisième a pour sujet l'appropriation de la Rédemption; le quatrième, la vie chrétienne individuelle; le cinquième, enfin, la vie chrétienne collective et son histoire. Ainsi, les faits sont développés dans leur liaison organique, et selon l'ordre dans lequel ils surgissent réellement, renfermant en eux-mêmes les expériences religieuses normales de l'humanité.

On peut donc considérer cet essai comme une *sotériologie populaire*, aussi populaire du moins que l'auteur pouvait le faire sans mutiler son sujet. — Il se termine par l'exposé de quelques résultats de la Rédemption, tels qu'ils apparaissent dans l'histoire. Il ne renferme pas de *christologie*, si ce n'est quelques propositions élémentaires et indispensables, et pas davantage de *théologie* proprement dite. La question des évidences du christianisme, celle de l'autorité de la révélation écrite, celle enfin du contenu du canon, n'y sont pas encore abordées.

Le point de vue de M. Monsell est celui de la théologie réformée, toutefois avec les modifications que le progrès de la pensée chrétienne lui paraît avoir rendues nécessaires : « Chaque siècle a besoin d'entendre formuler la vérité dans son propre langage, de la traiter d'après ses propres habitudes de penser, de l'appliquer à ses circonstances et à ses difficultés particulières. D'un autre côté, la vérité ainsi présentée doit être, dans son essence intime, la foi de tous les siècles. Le scribe bien instruit dans ce qui regarde le royaume de Dieu, doit sortir de son trésor les choses anciennes aussi bien que les choses nouvelles; autrement il serait puni de sa présomption par une déception aussi complète que méritée. »

Quoique cet ouvrage présente peu de discussions apologétiques directes, la doctrine chrétienne s'y trouve toujours exposée en vue des objections contemporaines. Le non-croyant, sans être souvent interpellé, est censé accompagner partout l'auteur, et il est ainsi forcé d'entendre quelques confessions remarquables de ses amis Rousseau, Voltaire, Renan, etc.

Le second livre est le plus important de l'essai, parce que l'œuvre de l'expiation constitue la Rédemption même. L'auteur proteste contre le point de vue matérialiste, qui ne reconnaît dans le sacrifice du Sauveur qu'une somme de douleur subie d'une ma-

nière passive. Cette conception ignore l'élément moral, c'est-à-dire l'élément vraiment expiatoire dans les souffrances de Jésus. C'est l'affinité primordiale de la nature humaine avec le Verbe Divin, qui a rendu l'incarnation possible, et cette idée, déjà avancée par Théodore de Mopsueste, est reproduite ici avec une prédilection particulière.

Le sujet du troisième livre amène l'examen des systèmes de saint Augustin et de Calvin, dont l'identité entière est constatée. L'auteur s'est nourri des écrivains augustiniens (à peine rencontre-t-on les noms de deux ou trois docteurs arminiens dans la longue liste d'autorités, placée à la fin du volume); cependant, il rejette la doctrine de l'action irrésistible de la grâce sur le cœur de l'homme, et, avec cette idée centrale et radicale, toutes les particularités du système tombent d'elles-mêmes. L'augustinianisme règne depuis quatorze siècles dans l'Eglise chrétienne. S'il n'a jamais été compris ou accepté de la majorité, il l'a été néanmoins de la minorité la plus pieuse et la plus intelligente; il a été la théologie de ceux qui en avaient une, quant à ce qui regarde l'appropriation du salut. Ceux qui l'ont ignoré ne l'ont jamais remplacé par une théologie aussi compréhensive, aussi fortement liée, et aussi conséquente.

Il faut espérer que la théologie de l'avenir, sans atténuer la juste sévérité de Dieu envers le pécheur, aura pour base les relations de toute l'humanité avec le Père céleste, et que l'amour de Dieu pour tous se trouvera être un principe d'une application encore plus large que ne l'a été celui de l'amour pour les élus. Le livre de la *Religion de la Rédemption*, outre son but apologétique immédiat, est aussi, dans les limites des sujets qui y sont traités, destiné à préparer l'avènement de cette théologie de l'avenir.

L'auteur a-t-il réussi à montrer comment la grâce divine et la liberté humaine se concilient d'une manière pratique, et comment leur conciliation spéculative elle-même se laisse entrevoir? ou est-il lui-même tombé, à son tour, dans le grand gouffre métaphysique qui a englouti tant de téméraires? C'est une question dont le lecteur décidera.

Si de longues et nombreuses citations de Vinet se rencontrent presque partout dans ce volume, c'est dans le quatrième livre surtout que l'auteur est assis aux pieds du grand penseur et moraliste suisse. Les sections cv et cvi, sur la conscience morale, et sur le rapport entre le christianisme et la morale, ne sont presque qu'une chaîne de citations. L'on pourrait peut-être objecter à la dernière moitié de ce livre qu'une place disproportionnée est consacrée à la controverse contre les différentes formes d'ascétisme et de fausse spiritualité.

Un sujet aussi complexe que celui de la vie chrétienne collective et de son histoire, ne pouvait être traité que d'une manière sommaire et incomplète dans l'espace qui lui était réservé ici. Cependant le cinquième livre est de beaucoup le plus long, et il renferme le petit nombre de sections dans lesquelles l'auteur peut prétendre à quelque originalité. Ce sont celles où il est démontré

que la théocratie était nécessaire dans l'enfance de la religion ; que la religion de la rédemption est à la fois primitive et positive ; qu'elle est au genre humain ce que d'autres religions ont été aux nations particulières ; que ses phases se sont succédé dans l'ordre voulu par la loi générale de l'évolution religieuse. Ce sont encore les sections qui traitent de l'élasticité du principe chrétien, de la manière dont l'histoire a été recommencée à nouveau par les barbares, de la réalisation de conditions contradictoires en apparence, par le Pentateuque et par le Nouveau Testament, etc.

La nature ecclésiastique des dernières sections du livre a permis à l'auteur d'emprunter, pour sa conclusion, les magnifiques paroles d'espérance chrétienne par lesquelles saint Augustin a terminé sa *Cité de Dieu*.

OERTEL. PAUL ET LES ACTES DES APOTRES¹.

Dans les recherches récentes sur les origines du christianisme, l'étude du livre des *Actes des Apôtres* a tenu une grande place. On sait que l'école de Tubingue, confrontant ce livre avec les épîtres de Paul, a accusé l'auteur d'avoir gravement altéré la vérité historique et substitué un tableau de fantaisie à la peinture vraie des luttes qui ont agité la primitive Eglise. (Voir *Schwegler*, *Nachapostolisches Zeitalter*, 1846. *Zeller*, *die Apostelgeschichte*, 1854. *Baur*, *Paulus*, 2^{me} éd. 1866.) C'est pour répondre aux savants que nous venons de nommer, que M. Oertel a écrit son livre, consacré à défendre le caractère historique des *Actes des Apôtres*. « Cette question, nous dit-il, est d'une très-haute importance ; elle a sa grande place dans les luttes décisives engagées de nos jours au sujet du christianisme historique..... Il s'agit en définitive de la position qu'a prise dans le sein du christianisme celui qui, pour avoir été élu le dernier d'entre les apôtres, n'en est pas moins devenu le premier..... Les lettres de Paul, que la critique la plus avancée reconnaît pour authentiques, sont le rempart derrière lequel le christianisme historique est en sûreté. Elles n'ont pas seulement la valeur d'un témoignage très-rapproché pour les faits principaux de la vie de Jésus ; mais encore la conception du christianisme qu'elles renferment doit être acceptée comme celle de Jésus lui-même, puisque Paul a été le contemporain de Jésus et a vécu en relations personnelles avec ses disciples immédiats. Il n'y a qu'un moyen d'affaiblir ce témoignage : c'est de prouver qu'il y a une différence essentielle entre le christianisme de Paul et celui des premiers apôtres. C'est précisément ce qu'on a essayé : on a assigné à Paul une position aussi isolée que possible au sein de l'Eglise primitive ; on l'a dépeint comme le représen-

¹ *Paulus in der Apostelgeschichte*. — Der historische Charakter dieser Schrift an den paulinischen Stücken nachgewiesen, von J. R. Oertel, Pastor in Gr. Stockwitz ; xiv et 308 pages. Halle, G. Schwabe, 1868.

« tant absolu et fanatique d'une seule idée, et d'une idée négative,
 « la séparation du christianisme d'avec le judaïsme. Par contre,
 « on a montré dans les Douze des hommes tout engagés encore
 « dans les liens du judaïsme, partageant tous les préjugés de leurs
 « compatriotes, croyant leur peuple seul destiné au salut messia-
 « nique, et ne doutant pas de la durée éternelle de la loi mosaïque.
 « Le seul point où ils se seraient distingués des Juifs proprement
 « dits, aurait été leur foi en Jésus de Nazareth, envisagé comme le
 « Messie, et leur espérance de son retour glorieux et prochain. »
 Ce qui suit inévitablement de telles prémisses, selon M. Oertel,
 c'est que le vrai fondateur du christianisme n'est plus Jésus, mais
 Paul; ou du moins, en admettant une entière communauté de vues
 entre Jésus et Paul, que le vrai christianisme, obscurci et méconnu
 par les disciples immédiats de Jésus, a dû être fondé une seconde
 fois par Paul. Jésus n'aurait fait qu'un premier essai malheureux,
 et l'honneur d'avoir donné le christianisme au monde reviendrait
 en définitive à Paul. — Telles sont quelques-unes des questions les
 plus importantes que soulève l'étude du livre des Actes rapproché
 des épîtres de Paul. M. Oertel se croit en état de prouver que la
 mise en suspicion du livre des Actes par la critique de Tubingue
 ne résiste pas à une étude purement historique et exégétique de
 ce document. Il reproche à l'école de Baur d'apporter, dans la cri-
 tique des récits, un esprit déterminé d'avance par certaines thèses
 philosophiques (comme la négation du miracle), et il se propose,
 pour ce qui le concerne, d'étudier les *Actes des Apôtres* sans se
 préoccuper d'aucun intérêt dogmatique. *La position de l'auteur*
vis-à-vis des faits qu'il raconte; le caractère de chacun des princi-
paux récits étudiés soit en eux-mêmes, soit dans leur rapport :
 1° avec les données contenues dans les lettres de Paul; 2° avec les
 données des autres écrivains du Nouveau Testament et des écri-
 vains profanes; 3° avec les lois générales de la vie de l'âme et de
 la nature; enfin, *le but même du livre*, tels sont les points que M.
 Oertel examine tour à tour. Au dernier chapitre, celui qui con-
 cerne le but dans lequel a été écrit le livre des Actes, sont jointes
 deux dissertations spéciales, l'une sur le Concile de Jérusalem
 (Act. 15, Gal. 2), l'autre sur le christianisme primitif d'après l'école
 de Tubingue. Nous ne pouvons songer ici à suivre M. Oertel dans
 ces discussions exégétiques où le plus minutieux détail est néces-
 saire. Nous avons voulu seulement indiquer l'esprit général et les
 résultats de son livre, que M. Oertel lui-même résume ainsi : « Nous
 « avons vu la critique échouer dans sa tentative de rendre vrai-
 « semblable le christianisme primitif tel qu'elle le conçoit et le prête
 « aux apôtres. Tous les écrits du Nouveau Testament qu'elle re-
 « connaît elle-même pour authentiques dans l'espérance d'y trou-
 « ver la confirmation de son hypothèse fondamentale, lui refusent
 « leurs services et se déclarent contre elle avec netteté et préci-
 « sion. Elle n'a pas mieux réussi à établir la prétendue contradic-
 « tion qu'elle veut trouver entre la version des Actes et celle de
 « l'épître aux Galates sur le concile de Jérusalem, et à en faire
 « sortir une preuve de la soi-disant opposition de principes entre

« Paul et les Douze..... Le sol sur lequel elle opérait contre le caractère historique des *Actes des Apôtres* s'est dérobé sous ses pas ; l'état vrai des choses s'est trouvé en complet désaccord avec l'hypothèse que le livre des Actes avait faussé, dans un but de conciliation, l'histoire de la primitive Eglise..... Nous avons trouvé dans l'auteur des *Actes* un narrateur qui, en particulier dans la seconde partie, nous rapporte soit ce qu'il a vu lui-même, soit ce qu'il a entendu de témoins oculaires, et qui a rempli sa tâche en toute fidélité et sans le moindre égard aux considérations dogmatiques. Notre conclusion sera donc qu'au point de vue historique, le livre des *Actes* a droit autant que quel écrit que ce soit, d'être lu comme un récit fidèle et digne de toute confiance, et que toutes les critiques qui lui ont été adressées ne reposent, en dernière analyse, que sur des motifs dogmatiques. »

C. R.

K. WERNER. HISTOIRE DE LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE¹.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre, fait partie d'une volumineuse collection encyclopédique, publiée par la commission historique de l'Académie royale de Bavière et sous le patronage du roi Maximilien II. Elle est magnifiquement imprimée par les célèbres presses de la librairie Cotta. Son programme annonce vingt-deux ouvrages, divisés en trois sections, sur toutes les branches des sciences humaines. Chacun d'eux est confié à l'un des hommes dont le nom fait autorité dans le sujet qu'il traite. Enfin, toute l'entreprise doit être achevée d'ici à cinq ou six ans.

Les deux premiers volumes publiés de la première section, nous ont paru d'un intérêt spécial pour nos lecteurs : Le premier est *l'histoire de la théologie catholique depuis le concile de Trente jusqu'à nos jours*, par le Dr Karl Werner, professeur à St-Pölten, qui est l'objet de cette annonce. Le second est l'histoire de la théologie protestante, particulièrement en Allemagne, par le professeur Dorner, de Berlin.

S'efforçant de montrer le rapport étroit qui existe entre le développement de la théologie catholique et celui de la culture générale de la nation allemande, le Dr Werner divise son histoire en trois périodes ; chacune d'elles est traitée en un livre. En voici le résumé, d'après les paroles même de l'auteur.

La première période comprend le temps de la lutte contre le protestantisme primitif soumis à la foi des symboles, et s'étend jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Son exposé n'a que quatre-vingts pages.

La seconde période commence avec les premières influences de cette conscience moderne qui, dans ses efforts pour purifier et corriger les formes et les croyances établies, s'attaqua d'une ma-

¹ *Geschichte der katholischen Theologie seit dem Trienter Concil bis zur Gegenwart*, von Dr Karl Werner. München, Cotta'sche Buchh. 1866.

nière dissolvante aux traditions et aux symboles. Cette influence, qui pénètre partout, fait même invasion dans le domaine de la théologie catholique. Son histoire nous est racontée dans le second livre, d'environ deux cent cinquante pages, qui nous conduit jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Enfin, la troisième période (à laquelle est consacré un dernier livre de trois cents pages) commence avec la régénération de la culture et de la vie nationale du peuple allemand, depuis l'époque qui est généralement considérée comme celle de la restauration de sa nationalité. Elle comprend tous les efforts tentés depuis le commencement du dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours, en vue de relever et de vivifier l'esprit scientifique parmi les catholiques allemands, spécialement dans le domaine de la théologie.

Nous n'avons pas l'intention d'aborder ici l'examen détaillé et critique de cet ouvrage; nous nous bornerons à relever un ou deux traits de nature à faire ressortir l'utilité qu'il peut avoir pour les théologiens protestants de langue française.

C'est, à notre connaissance, le seul qui nous présente un tableau complet du développement de la théologie catholique en Allemagne, et il nous offre le moyen de combler bien des lacunes que nous trouvons souvent dans les publications protestantes sur ce sujet.

Il est, en outre, instructif de voir la différence du point de vue qui existe entre les catholiques en Allemagne et ailleurs, et l'influence profonde que le docteur Werner reconnaît à l'élément national sur le développement de la théologie. La théologie catholique n'est donc plus cette théologie, une et universelle, qui absorbe toutes les diversités nationales dans sa vaste unité, suivant ses prétentions si souvent affichées.

Enfin, malgré la séparation qui existe en Allemagne, comme ailleurs, entre les protestants et les catholiques, et par suite entre la théologie des deux Églises, ces théologies y ont cependant beaucoup plus de points de contact que dans d'autres pays. Un savant historien de notre communion, le professeur Hagenbach, n'a pas craint d'imprimer le jugement suivant: « On peut poser en fait
« qu'un Allemand catholique d'une culture scientifique pourra
« beaucoup mieux s'entendre avec un protestant allemand sur
« certains principes fondamentaux, qu'un Allemand protestant
« avec un de ses coreligionnaires français ou anglais. Protestants
« et catholiques se sont nourris au même sein de la philosophie
« allemande, comme des frères jumeaux, bien que chacun se soit
« approprié à sa manière la nourriture qu'il en a reçue. » — Quelqu'énorme que puisse paraître une pareille assertion, il est plus facile de s'en scandaliser que d'en contester la justesse. Dès lors, un livre, nous offrant l'histoire de cette théologie catholique allemande sous une forme concise, et cependant suffisante pour nous la faire connaître, un tel livre, écrit au point de vue de cette théologie et par un des hommes les mieux qualifiés pour ce travail, nous paraît être très-utile pour ceux qui veulent avoir une vue d'ensemble de la théologie allemande.

Ajoutons qu'un tableau analytique de huit pages et un registre fort détaillé des noms d'auteurs en facilitent beaucoup l'étude.

CH. S.

BURKHARDT. CORRESPONDANCE INÉDITE DE LUTHER. — HASE. LETTRES CHOISIES DE LUTHER¹.

Les lettres de Luther ont été réunies par De Wette en cinq gros volumes, qui ont paru de 1825 à 1828, et qui renferment 2324 numéros. Dès lors, c'est-à-dire en 1856, un sixième volume, préparé par les soins d'un savant pasteur saxon, M. Seidemann, y a joint trois-cent douze numéros nouveaux et d'assez nombreuses rectifications. Mais, malgré le zèle de M. Seidemann, il restait encore passablement à faire pour amener l'œuvre de De Wette à la hauteur de la science actuelle. Car il faut bien le reconnaître, la publication première, si méritoire qu'elle ait été en son temps, et quelques services qu'elle ait rendus à l'histoire de la Réformation, — cette publication, disons-nous, n'avait pas été conduite avec l'exactitude que l'on réclame aujourd'hui d'une pareille entreprise. De Wette lui-même en convenait en toute modestie, lorsqu'il écrivait en 1843 : « Je n'ai jamais possédé les connaissances nécessaires à un éditeur des lettres de Luther. Mais j'ai fait ce que j'ai pu, certain que si je ne le faisais pas, nul autre ne se présenterait pour le faire. » Il y avait donc à la fois des textes à rectifier par la comparaison des copies avec les originaux, des dates ou même des adresses à débrouiller, des lettres encore inédites à donner (car chaque jour, pour ainsi parler, en amène à la lumière), des indications et des explications de tout genre à joindre aux lettres déjà éditées, etc. C'est ce travail qui vient d'être accompli par le Dr C. A. H. Burkhardt, archiviste du grand-duché de Saxe-Weimar. M. Burkhardt a, d'ailleurs, enrichi son livre de près de trois cents pièces nouvelles. Enfin, il a préparé, autant qu'il dépendait de lui, la publication d'une véritable *correspondance*, en dressant le relevé sommaire des lettres à Luther, qui sont dispersées, à cette heure, dans toute sorte d'ouvrages spéciaux.

L'analogie seule du sujet nous a fait mettre les *Lettres choisies de Luther* à côté de la *Correspondance inédite* ; mais, s'il y a des lecteurs pour tous les livres, il doit y avoir des livres pour tous les lecteurs, et M. Hase a eu, sans aucun doute, une bonne pensée quand il a songé à recueillir, dans un petit volume, les témoignages les plus caractéristiques de l'activité extérieure ou de la vie interne du grand Réformateur saxon.

¹ Dr *Martin Luthers Briefwechsel*, mit vielen unbekanntten Briefen und unter vorzüglicher Berücksichtigung der De Wette'schen Ausgabe herausgegeben von Dr C. A. H. Burkhardt. Leipzig, 1866. — *Luther-Briefe*, in Auswahl und Uebersetzung für die Gemeinde, herausgegeben von Dr C. Alf. Hase. Leipzig, 1867.

SCARTAZZINI. LA CRISE THÉOLOGIQUE DANS L'ÉGLISE DE BERNE¹.

L'ouvrage que nous annonçons est essentiellement consacré à l'histoire et à l'appréciation des débats théologiques et ecclésiastiques provoqués, dans l'Eglise de Berne, par l'apparition du *Manuel d'instruction religieuse* de M. Ed. Langhans. (*Die heilige Schrift. Ein Leitfaden für den Religionsunterricht an höheren Lehranstalten*, etc. Bern, 1865.) Mais le premier tiers du livre de M. Scartazzini nous fait remonter plus haut, et nous met au courant des faits qui ont précédé la récente crise. Après avoir constaté que, pendant les trois siècles qui ont suivi la Réformation, l'Eglise de Berne se distingua par une immobilité scientifique et religieuse absolue, et fut aussi peu atteinte par le piétisme du dix-septième siècle que par le rationalisme du dix-huitième, M. Scartazzini fait dater de la révolution politique de 1831 le commencement d'une ère nouvelle. L'enseignement libéral du professeur Lutz (1834-44), l'appel de Zeller qui provoqua, en 1847, à Berne, une agitation presque aussi considérable que celui de Strauss à Zürich en 1839, mais qui fut maintenu malgré cette agitation, le long combat (1854-64) que dut soutenir contre ses adversaires orthodoxes la Faculté de théologie de Berne, dont le professeur Immer était le principal représentant, enfin la publication du livre d'Ed. Langhans (1865) et les débats qui ont suivi, tels sont les principaux faits qui ont marqué cette nouvelle période. On sait que, malgré les démarches du synode cantonal, M. Langhans a été maintenu par le gouvernement à son poste au séminaire de Münchenbuchsee, et que le résultat le plus clair de cette dernière crise a été de constituer, dans l'Eglise de Berne, le parti libéral, qui s'est donné un organe spécial, les *Reformblätter*. Pour tous les détails de ces diverses polémiques, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. Scartazzini : il y trouvera les renseignements les plus complets sur tous les incidents de ces débats et une analyse développée de toutes les publications un peu importantes qu'elles ont fait naître. Il n'y trouvera pas la stricte objectivité de l'historien. M. Scartazzini prend parti dans les luttes qu'il raconte ; il appartient à la théologie libérale, et c'est au point de vue libéral qu'il apprécie les hommes et les livres dont il nous parle, et à propos desquels il nous expose avec ampleur et avec chaleur ses vues personnelles. Cette histoire des récentes polémiques religieuses dans l'Eglise de Berne est donc elle-même un livre de polémique ; mais nous ne serons que vrai en ajoutant, pour achever de le caractériser, qu'on y remarque d'un bout à l'autre le ferme vouloir de n'être ni injuste pour ses adversaires, ni surtout aveugle sur les défauts de ses amis.

C. R.

Die theologisch-religiöse Krisis in der Bernerischen Kirche. Ein Beitrag zur Kirchen- und Ketzergeschichte des XIX^e Jahrhunderts (La crise théologique et religieuse dans l'Eglise de Berne, pour servir à l'histoire de l'Eglise et des hérésies au XIX^{me} siècle), par J. A. Scartazzini, pasteur à Abländschen, canton de Berne ; xxvi et 278 pages. Bienne, Steinheil, 1867.